

## POUTINE ET LE CAUCASE

DU MÊME AUTEUR

*Voyage au pays des Abkhazes : Caucase, début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle*, Paris, Cartouche, 2012.

RÉGIS GENTÉ

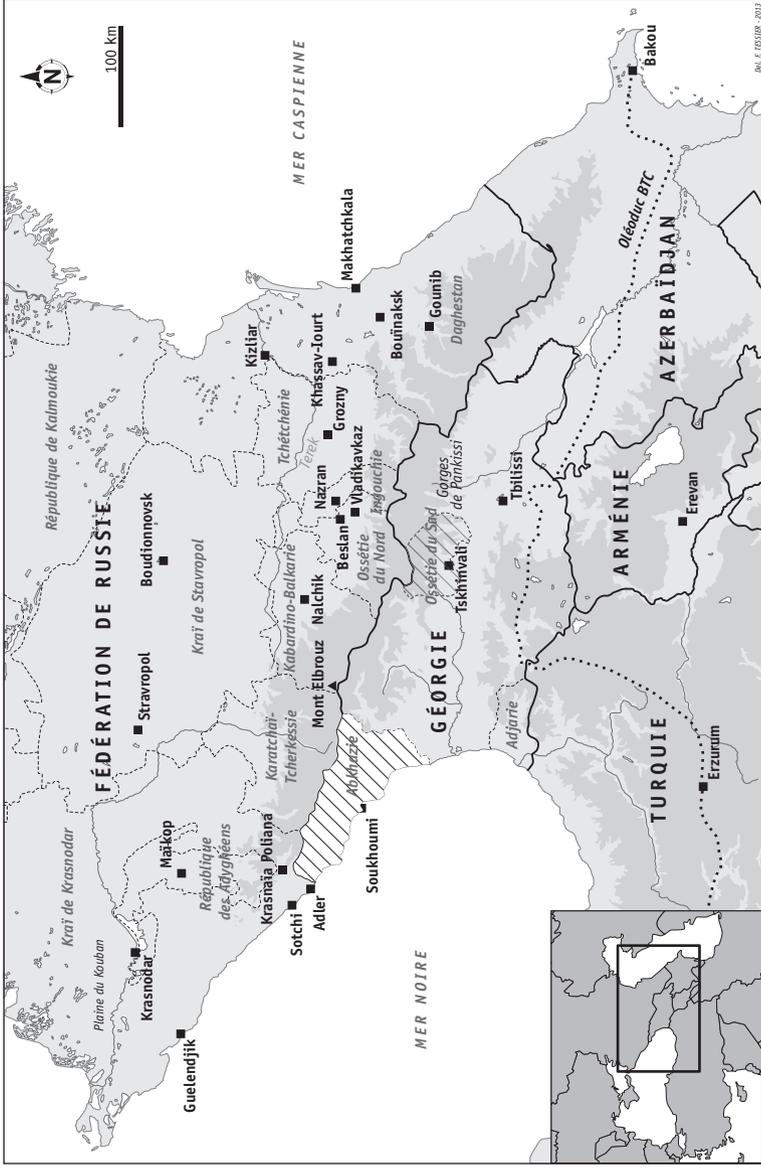
---

# POUTINE ET LE CAUCASE

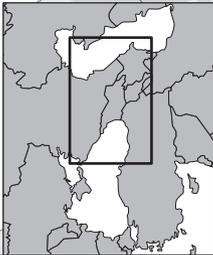
DOCUMENT

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014  
ISBN 978-2-283-02699-1



Doc. F. FESSEUR - 2012



Le Caucase



## Introduction

*« Je suis un esclave, mais mon Tsar gouverne le monde. »*

Mikhaïl Lermontov

Le 6 octobre 2013, la flamme olympique arrive en grande pompe à Moscou. Les Jeux olympiques d'hiver de février 2014 de Sotchi, cité balnéaire subtropicale qui trempe ses pieds dans la mer Noire mais a la tête dans les montagnes du Caucase, deviennent un peu plus réalité. La flamme arrive d'Athènes sur un vol de l'Aeroflot, accueillie à l'aéroport par tout ce qu'il faut de militaires, en uniforme de grand appareil, raides comme des bâtons. Sur la place Rouge, la foule est là, manifestant de l'enthousiasme. L'hymne national retentit ; la musique est celle de l'hymne soviétique que Vladimir Poutine a restaurée en 2000, tout en grandiloquence. « Sois glorieuse, notre libre Patrie / Alliance éternelle de peuples frères ! » reprennent en chœur des jeunes en tenue sportive. Puis le chef de l'État prononce un discours de circonstance, se réjouissant que « la flamme olympique, symbole du plus grand événement sportif de la planète, symbole de paix et d'amitié, soit arrivée en Russie ».

Elle est partie pour 123 jours d'un grand tour de « l'immense territoire » russe, comme le souligne M. Poutine.

65 000 kilomètres à travers chacun des 83 « *subyekty Rossijskoy Federatsii* » (« sujets de la Fédération russe »), si divers par leur nature, leurs peuples, leurs mœurs. 13 990 personnes sont appelées à la porter haut pendant ce périple. C'est le début d'un grand relais de tous les peuples de toutes les Russies. En ce premier jour sur la terre russe, dix personnes seulement se relaient, toutes choisies avec un soin extrême, comme on s'en doute. Leur nom a été validé au plus haut niveau de l'État. On y trouve un champion paralympique, un jeune pianiste virtuose, un conducteur de métro ou une adolescente qui a sauvé quelqu'un de la noyade en mer d'Azov. Mais il y a aussi le pilote de chasse Ivan Netchaïev, la quarantaine, « héros » de la guerre d'août 2008 contre la Géorgie, cette petite république du sud du Caucase à la forte identité chrétienne orthodoxe.

Les chaînes de télévision lui dédient des sujets en ce grand jour. Sur Rossiya 24, l'officier de l'armée de l'air confie son bonheur. C'est un « moment historique pour moi et pour mon pays », déclare-t-il, en uniforme bleu marine, les yeux clignant d'émotion. À ses côtés, son épouse chavire de fierté. Pour la petite histoire, on retiendra de ce jour, que M. Poutine a voulu riche en symboles, que la flamme olympique s'est éteinte en sortant du Kremlin. Un anonyme, en manteau noir, l'a rallumée à l'aide d'un simple briquet, devant s'y reprendre à plusieurs reprises, tandis que le malheureux relayeur, le légendaire nageur soviétique d'origine arménienne Shavarsh Karapetyan, faisait du surplace pour ne pas donner l'impression de rupture. Un incident qui sonne comme un malin rappel que, pour Moscou, ces JO-là ne sont pas uniquement placés sous le signe du pacifisme. Et si la trêve olympique de Sotchi restait dans l'histoire comme un nouvel épisode des interminables guerres du Caucase, comme une façon de poursuivre la guerre par d'autres moyens en tâchant de sceller symboliquement les victoires passées ?

## INTRODUCTION

De l'autre côté de la majestueuse chaîne montagneuse, au sud, en Géorgie, on est outragé. Poutine parle « de paix et d'amitié » et il honore un pilote de chasse de son armée en lui faisant porter le feu olympique? Et tout cela parce qu'il a porté le feu de ses bombes en terre géorgienne, aux commandes de son Soukhoï Su-25, un avion d'attaque et de soutien aérien pour les opérations au sol, conçu et développé par l'URSS dans les années 1970? Les Géorgiens sont d'autant plus vexés que, depuis octobre 2012, ils ont élu un nouveau gouvernement qui a promis de tout faire pour « normaliser » les liens avec Moscou. Et qui le fait en multipliant les gestes de bonne volonté, malgré vingt ans de relations exécrationnelles où la Russie a soutenu sans vergogne les séparatismes – privant Tbilissi du contrôle de 20 % du territoire national –, a fait la guerre durant l'été 2008 – les tanks russes pénétrant en Géorgie le jour de l'ouverture des JO d'été de Pékin –, et a banni en 2006 l'eau minérale Borjomi et les fameux vins géorgiens de son marché uniquement pour des raisons politiques.

Dans cette tentative de normalisation, ce nouveau gouvernement géorgien était revenu sur la décision du très occidental président Saakachvili de boycotter les JO de Sotchi. Un choix lourd : ces Jeux se déroulent à moins de 20 kilomètres de la frontière avec l'Abkhazie, cette « Perle de la mer Noire » où les Géorgiens aimaient tant à venir se reposer sous les palmiers, les mandariniers et les eucalyptus, et dont Moscou a tout fait pour qu'elle échappe au contrôle de la Géorgie sitôt qu'elle a pris son indépendance, en 1991. La perte de ce pays de cocagne est un véritable traumatisme national. Ce nouveau gouvernement voulait croire que si le bouillant Saakachvili avait moins fait d'affronts aux Russes, s'il les avait moins nargués au retour de ses voyages à Washington et en Europe, s'il leur avait

moins agité sous le nez ses efforts pour faire adhérer sa république à l'Otan, la Géorgie n'aurait peut-être pas vu débarquer des centaines de chars russes au beau milieu de l'été 2008, via l'autre province sécessionniste géorgienne, l'Ossétie du Sud. Force est de constater que là n'était pas l'essentiel, comme tend à le prouver l'heure de gloire d'Ivan Netchaïev, le 6 octobre 2013. C'est qu'avec le Caucase, pour Vladimir Poutine, il s'agit de quelque chose d'autrement plus sérieux et plus fondamental.

Certes, la mise à l'honneur de Netchaïev et d'autres broutilles du même ordre peuvent être imputées à un impérialisme russe maladif, passionnel, irrépressible, dont Poutine serait l'héritier. Et il l'est en effet, comme une sorte de nouvel avatar des tsars russes ou des leaders rouges. C'est que la Russie a beaucoup misé sur le Caucase depuis les débuts de sa conquête, voilà deux cent cinquante ans, après que la Grande Catherine a lancé son « projet oriental » ; elle a beaucoup projeté et investi d'elle-même dans ces montagnes sublimes et terrifiantes, dans ces « déserts brûlants » – comme le disait Pouchkine, bien qu'il n'y ait pas de déserts dans le Caucase –, dans cette mosaïque de peuplades simples et exotiques à souhait. Un personnage comme l'imam Chamyl, un Daghestanais, le plus connu des résistants à la conquête coloniale russe, capturé en 1859 après trente ans de guerre et de guérilla, est devenu une légende en Russie. Sa bravoure a bien plus fasciné que suscité la haine, malgré les milliers de soldats de l'armée du tsar tués par ses *murīd*. La littérature russe a fait ses classes dans le Caucase : Pouchkine, Lermontov, Tolstoï, Bestoujev-Marlinski, etc. L'imaginaire national s'y est épanché, abandonné. Des mythes littéraires y sont nés, comme celui du « prisonnier du Caucase », image du don civilisateur d'une Russie qui sacrifie le meilleur de sa jeunesse. Des fantasmes s'y sont révélés, la belle Tcherkesse

## INTRODUCTION

ou la belle Géorgienne devenant métaphores d'une terre qui doit être protégée et dominée. Des ambitions géopolitiques s'y sont forgées, comme la sacro-sainte nécessité d'accéder « aux mers chaudes ». Les grands paradoxes de l'identité russe y ont éclaté, à commencer par cette conquête qui n'est au début qu'une façon de mimer l'Europe colonialiste, sachant que l'Occident a toujours été autant envié que détesté en Russie. C'est qu'il s'agissait aussi de se doter de son Orient, voire de le créer, estiment des spécialistes de la culture russe<sup>1</sup>, de se doter de son Asie, de son autre, et d'ainsi s'inviter dans le club des nations civilisées.

Est-ce d'« impérialisme » dont il est vraiment question avec Netchaïev? Non, dit la version officielle – celle du Kremlin – de cette guerre de 2008, la première hors des frontières de la Russie poutinienne. Il n'aurait été question que de sauver des minorités ethniques menacées par Tbilissi. Qui peut y croire? Le leadership russe a lui-même depuis reconnu que son intervention armée avait à voir avec l'Otan, dont il s'agissait de contrer l'avancée sur les marches de la Fédération. Il était en partie question d'impérialisme en cet été 2008, même s'il convient d'être prudent avec ce mot qui recouvre bien des réalités et en cache autant. Il est vrai qu'à relire les travaux préparatoires de *Hadji Mourat*, le roman de Tolstoï si critique à l'égard de l'impérialisme russe au Caucase, au XIX<sup>e</sup> siècle, on se dit qu'ils auraient en substance aussi bien pu être écrits sous Poutine :

Il se passait ce qui se passe partout où un État disposant d'une grande force militaire entre en relation avec de petits

---

1. « Les amoureux russes des belles-lettres ont orientalisé le Caucase pour soutenir leur revendication à appartenir à la partie civilisée du monde. En d'autres mots, l'orientalisation du Caucase dans la littérature russe a créé une mythologie culturelle satisfaisant le désir d'altérité asiatique », in *Eros and Empire in Russian Literature about Georgia*, Susan Layton, *Slavic Review* 51, n° 2 (été 1992).

peuples primitifs vivant de leur vie particulière. Il se produisait ceci que, soit sous le prétexte de défendre les siens, alors que toute attaque est provoquée par les offenses du puissant voisin, soit sous prétexte d'introduire la civilisation dans les mœurs d'un peuple sauvage, alors que ce peuple sauvage vit d'une vie infiniment plus pacifique et vertueuse que ses civilisateurs, ou encore sous tout autre prétexte, les serviteurs des grandes puissances militaires infligent toutes sortes de mauvais traitements aux petits peuples en affirmant qu'il est impossible de les traiter autrement.

L'invasion de la Géorgie en août 2008, pour ne prendre qu'un exemple, a notamment été motivée, selon le Kremlin, par l'impératif de défendre les citoyens russes des entités séparatistes de la république du Caucase du Sud, citoyens qui étaient en fait devenus russes après une campagne de distribution de passeports au tout début des années 2000, sur décision de M. Poutine. Une campagne qui était déjà un acte de guerre.

Mais au-delà de Netchaïev, au-delà de la guerre de 2008, c'est de toute l'action de Poutine au Caucase dont il est question avec ces JO. Il ne s'agit pas pour nous de surestimer le sens de ces Jeux, mais il s'agit de comprendre leur sens politique et géopolitique. Avec Sotchi 2014, on touche à l'essentiel. Il en va de la légitimité de Poutine en tant que président, de la légitimité de son régime et de l'État qu'il construit et, en tant qu'il est l'héritier d'une histoire coloniale, qu'il entend assumer, de la légitimité de la Russie à dicter ses choix à des peuples qui parfois n'ont jamais accepté un joug impérial perçu comme plus barbare que civilisateur. Qu'on y pense : les JO de Sotchi s'ouvriront cent cinquante ans très exactement après ce que Moscou considère généralement comme la victoire finale sur l'isthme rebelle. Le 21 mai 1864, selon l'ancien calendrier

## INTRODUCTION

russe, le grand-duc Michel Nikolaïevitch offrait un banquet pour célébrer la fin de la conquête du Caucase, du moins de la Ciscaucasie – le Caucase du Nord que l'on appelle « russe » aujourd'hui –, après la défaite des tribus circassiennes<sup>1</sup>. Cette victoire a été scellée dans la vallée ensuite rebaptisée *Krasnaïa Poliana*, le « Champ rouge », peut-être à cause du roux des fougères l'automne. Mais pour les Circassiens, c'est le rouge du sang de leurs ancêtres qui a donné son nom à la vallée, laquelle fait aujourd'hui partie de la commune de Sotchi et où se déroulera une bonne partie des compétitions olympiques en février 2014. Le premier responsable de ce terrible symbole est le hasard du calendrier : la candidature de Sotchi a été proposée trois fois, par l'URSS d'abord, puis par la Russie, avant de se voir confier l'organisation des XXXII<sup>e</sup> JO d'hiver le 4 juillet 2007, lors de la 119<sup>e</sup> session du CIO (Comité international olympique) à Guatemala Ciudad<sup>2</sup>. Quoi qu'il en soit, le symbole est des plus amers pour les descendants des rescapés des massacres et déportations de masse, que d'aucuns considèrent comme un génocide.

C'est tout cela que Sotchi 2014 est censé légitimer. Si l'événement n'y parvient pas, la Russie de M. Poutine n'en mourra pas. Mais il est capital de bien le comprendre si l'on veut saisir ce qui se passe dans la Russie d'aujourd'hui, dans la Russie poutinienne. Le Caucase, comme nous le verrons tout au long de ce livre, y joue un rôle tout à fait particulier, central même, bien que cette langue de terre faite de montagnes et de piémonts, coïncée entre les mers Noire et

---

1. Nous utilisons le terme générique de Circassiens pour désigner les Kabardes, les Tcherkesses et les Adyghés, du fait de leur extrême proximité linguistique et culturelle et de leur sentiment d'appartenance à un même groupe.

2. Capitale du Guatemala.

Caspienne, ne représente qu'un petit morceau de l'immense territoire fédéral, et est surtout un fardeau économique. Mais voilà, ces questions sont de la plus haute importance, la légitimité étant, on l'oublie trop souvent, ces « génies invisibles de la cité », comme le disait admirablement l'historien Guglielmo Ferrero. Certes, si la légitimité de M. Poutine est foncièrement entachée, c'est d'abord à cause des élections immanquablement falsifiées. Certes, si la légitimité de son régime est décriée, c'est à cause du hold-up dont le FSB (ex-KGB) s'est rendu coupable en plaçant son homme au Kremlin et en s'emparant de quantité de postes clés du pays, étouffant les balbutiements de la démocratie russe pour restaurer les valeurs militaires et le patriotisme, mêlant nostalgie soviétique et orthodoxie. Certes, Moscou donne souvent l'impression que « l'alliance » avec les peuples et les républiques, « sujets » de la Fédération, tient trop de la contrainte, de la force et de la ruse. En tout cas, il n'y est pas question que d'« alliance volontaire », contrairement à ce que célèbrent des monuments ici ou là dans l'immense pays. Mais ce qui souille originellement ces légitimités s'est joué au Caucase. Et comme chacun sait, l'origine est ce que l'on porte jusqu'à la fin.

Pour Vladimir Poutine, pour le président Poutine, tout commence par un meurtre fondateur. Une faute, apparemment assumée sans culpabilité mais qu'il faut néanmoins expier sans fin. Cette faute, c'est la relance de la guerre dans la république séparatiste de Tchétchénie, à l'automne 1999. Une relance justifiée en attribuant faussement une série de cinq attentats, faisant près de 300 morts, à des Tchétchènes. Jouant sur l'ambiguïté, relayée par des médias dociles sinon complices, c'est à des terroristes, peut-être tchétchènes et qui se seraient soi-disant réfugiés en Tchétchénie, que Moscou attribue la monstrueuse série d'attentats. C'est sous ce prétexte que la seconde guerre de

## INTRODUCTION

Tchéchénie a été relancée. Une guerre qui a été au moins aussi meurtrière que la première (1994-1996), laquelle avait peut-être déjà causé jusqu'à 100 000 morts. Mais cette guerre-là, celle de Vladimir Poutine, a été beaucoup plus sale, plus brutale, plus fondamentalement destructrice que la première. C'est à la violence inouïe de cette guerre, faussement appelée « opération antiterroriste », que le nom de Poutine restera sans doute attaché *ad vitam aeternam*. L'accusation pèse d'autant plus que de très forts doutes existent quant à l'implication du FSB dans ces attentats, organisation que Poutine a dirigée entre juin 1998 et août 1999. Toute cette opération d'un cynisme absolu aurait d'abord pour finalité de souder la population de la Fédération derrière le chef que lui avait choisi le Kremlin. Un choix motivé pour protéger les fortunes dérobées par « la famille » du président Boris Eltsine et par des oligarques prêts à tout. Les défenseurs de M. Poutine diront qu'il a voulu remettre l'État sur ses pieds, mais que pour cela il fallait composer avec les forces en présence, avant de s'en débarrasser. Cela devait-il nécessairement passer par la relance de cette guerre? Ce futur chef n'était alors presque connu de personne et ne pouvait gagner que si quelque chose de très spécial se produisait.

Les Jeux olympiques modernes sont d'abord un moyen de se créer une image de grand pays, d'assurer son prestige international, d'afficher sa modernité, de démontrer sa capacité à organiser des événements d'importance planétaire. En outre, à travers les belles valeurs de l'olympisme, comme la paix, l'amitié ou le dépassement de soi, les États hôtes se font adouber symboliquement sur la scène internationale, par le monde, cet absolu des temps modernes. Que les dirigeants des plus grands pays assistent à la cérémonie d'ouverture de ces Jeux hypermédiatisés, que les drapeaux

de chaque membre de la communauté internationale flottent sur le village olympique, c'est capital pour le pays hôte. Au fond, tout l'enjeu est de se faire reconnaître à l'échelle globale, d'y acquérir la dignité de grand de ce monde. Il n'est guère d'enjeux stratégiques aussi importants. C'est pour cela que les pays se battent et dépensent des milliards pour les organiser. Avec Sotchi 2014, la Russie a fait exploser le record mondial des coûts en les portant à 36 milliards d'euros. 50 % de plus que les JO d'été de Pékin en 2008.

Juste après son retour de la session du CIO à Guatemala Ciudad, en juillet 2007, Vladimir Poutine s'est adressé à un groupe de jeunes Russes :

Si nous avons échoué à restaurer l'intégrité territoriale, si nous avons échoué à arrêter la confrontation dans le Caucase comme nous l'avons fait il y a cinq ou sept ans, si nous avons échoué à changer radicalement la situation économique, si nous avons échoué à résoudre les problèmes sociaux, nous n'aurions eu qu'une petite chance d'accueillir les Jeux olympiques.

C'est de la seconde guerre de Tchétchénie, évidemment, dont parle M. Poutine. Il ajoute dans la foulée que le choix du CIO est le « signe que nous sommes sur les bons rails ».

Dans ce cadre, il est crucial que ces Jeux se déroulent précisément dans le Caucase. Les y organiser, c'est prouver que le Kremlin a eu raison de relancer la guerre en 1999. La stabilité est revenue, veut-il faire croire, puisque nous y accueillons la planète entière. Pourtant, jamais des JO ne se seront déroulés dans une région en proie à une telle instabilité. La rébellion armée, originellement anticoloniale, et devenue islamiste au fil des ans, a gagné toute la moitié orientale du Caucase septentrional dès le premier mandat de Vladimir Poutine. Dans sa biographie-entretien, *Ot*

## INTRODUCTION

*Pervogo Litsa*<sup>1</sup>, livre financé par l'oligarque Boris Berezovski en 2000 afin de faire découvrir aux 143 millions de Russes qui allait bientôt les diriger, Poutine justifie sa décision d'accepter de devenir chef de l'État précisément en raison de la situation qui régnait alors au Caucase. Sa « mission historique », selon ses propres termes, consistait à y résoudre un problème essentiel :

Quelle est la situation dans le Caucase du Nord et en Tchétchénie aujourd'hui? C'est la continuation de l'effondrement de l'URSS. Il est clair qu'à un moment cela doit s'arrêter. Oui, pour un certain temps, j'ai espéré que la croissance de l'économie et l'émergence des institutions démocratiques aideraient à geler ce processus. Mais le temps et l'expérience ont montré que cela ne s'est pas produit.

Dans ces mots, on comprend également en quoi le renoncement à la démocratie s'est joué au Caucase. Le but suprême n'est pas la démocratie, mais plutôt de « geler le processus » de désintégration de l'État russe. Le Caucase n'a été qu'un prétexte. Mais cela en fait un lieu tout à fait particulier pour M. Poutine, en tant que président. Avant 1999, le Caucase ne fait partie que du décor de sa vie, comme pour tout citoyen soviétique. À l'école, à l'université, dans sa cour d'immeuble, il côtoie sans doute des Arméniens, des Tchétchènes, des Azerbaïdjanais. Les jours de fête, on va au restaurant caucasien du quartier pour y manger des *shashliki* – brochettes de viande grillées –, du *basturma* arménien – charcuterie de viande de bœuf recouverte d'une pâte de cumin –, des aubergines aux noix, le tout arrosé de saperavi, vin rouge géorgien. C'est ce qu'a

---

1. *Ot Pervogo Litsa* (« À la première personne »), Vagrius, 2001. Il a été traduit en anglais, *First Person : An Astonishingly Frank Self-Portrait by Russia's President Vladimir Putin*, by Nataliya Gevorkyan, Natalya Timakova, Andreï Kolesnikov, New York, PublicAffairs, 2000.

fait Vladimir Poutine le jour où il a appris qu'il était recruté par le KGB, y invitant son ami d'enfance, Viktor Borissenko. Plus tard, à l'aube de son époustouflante ascension, au tout début des années 1990, alors qu'il engrange beaucoup d'argent à la tête du Comité des relations internationales de la mairie de Saint-Pétersbourg, il aurait été le partenaire informel de Mikhaïl Mirilachvili, dit Micha Koutaïssi, figure de la puissante pègre caucasienne auquel le colonel du KGB aurait servi de protecteur pour ses activités dans le domaine des casinos ou de la vente d'alcool. Mais une fois atteint le sommet de l'État, le Caucase ne fait plus seulement partie du décor. Il est au cœur de son action politique.

Au fond, le plus important, pour Poutine, n'est pas le Caucase. C'est la grandeur de la Russie, telle que peut la concevoir un guébbiste – agent du KGB, des services secrets – comme lui, en « pur produit, tout à fait réussi, de l'éducation patriotique soviétique », comme il se décrit dans sa biographie-interview. L'État doit être fort, l'État est tout, les citoyens pas grand-chose, les valeurs sont militaires et patriotiques, orthodoxes aussi à présent, il n'est pas question de lâcher les anciennes colonies. La puissance de l'État, c'est son absolu à lui. En 2005, il lançait son désormais fameux : « L'effondrement de l'URSS a été la plus grande catastrophe géopolitique du xx<sup>e</sup> siècle. [...] Ceux qui ne regrettent pas [cet événement] n'ont pas de cœur, mais ceux qui veulent revenir en arrière n'ont pas de tête. » Poutine ne rêve ni de recréer l'Union soviétique ni probablement d'une Russie dominant seule le monde. Son obsession semble d'abord de lui donner une place de choix dans le monde multipolaire qui émerge à l'aube du xxi<sup>e</sup> siècle. Il le répétait devant ces jeunes Russes rencontrés à l'été 2007 : « Notre pays est en demande, dans l'arène internationale, d'y apparaître comme

un État fort et indépendant avec sa propre opinion, sa propre position. »

Mais cette grandeur que Poutine remet au goût du jour en vouant un culte à la notion de *derjava*, de « puissance » de l'État, se fait au détriment de l'accord national. Pas un mois ne se passe sans que des heurts n'éclatent entre Russes et Caucasiens, ces « culs-noirs » accusés de tous les maux par des pans entiers de la société russe, surtout depuis la relance de la seconde guerre de Tchétchénie. En octobre 2013, un jeune Russe est poignardé à Birioulevo, dans la banlieue sud de Moscou. Très vite, la police désigne le coupable selon son pedigree ethnique : il est « originaire du Caucase ou d'Asie centrale ». Des groupes xénophobes déclenchent alors la chasse aux faciès, et une ambiance de pogrom s'empare du quartier. Le Kremlin ne fait quasi rien pour les empêcher tandis que son idéologie les cautionne à demi-mot. Ainsi en 2006, le Parlement a été agité par le débat autour d'un projet de loi sur la « politique nationale d'État », et notamment par son article 16 qui érigeait les Russes, en tant que groupe ethnique, en peuple « constitutif » de l'État éponyme. Il s'agissait de nier le caractère multinational de la Russie, de la Fédération, que M. Poutine célèbre pourtant dans chacun de ses discours. La loi ne passera pas, mais qu'importe ; le projet en disait long sur la façon dont les Russes et M. Poutine se perçoivent et perçoivent leur État.

Les nationalistes semblent plus à même de mobiliser contre Poutine que les démocrates russes. Une nébuleuse de groupuscules et de mouvements politiques, très à droite, dans laquelle s'inscrit le blogueur anticorruption Alexeï Navalny, devenu figure de proue de l'opposition au maître du Kremlin, se rassemble sous le slogan « Arrêtons de nourrir le Caucase! ». Et le positionnement idéologique de M. Poutine, en ce début de troisième mandat, qui vise à

faire de la Russie le leader d'une internationale réactionnaire défendant les valeurs chrétiennes orthodoxes, essentiellement pour contrer l'influence de l'Occident, dénoncé comme « décadent », risque de ne pas arranger les choses entre la Russie et ses minorités caucasiennes.

En réduisant la guerre en Tchétchénie à une « opération antiterroriste », en 1999, M. Poutine a ignoré les demandes et les vrais problèmes du Caucase. Il s'est voilé la face et tout l'État avec lui, après qu'il a restauré « la verticale du pouvoir ». Résultat : la rébellion ne désarme pas, le malaise s'amplifie sur place et la société russe stigmatise de plus en plus les « culs-noirs ».

Les JO de Sotchi sont une grande opération de communication politique. Ils n'ont pas pour but de régler les problèmes de fond du Caucase, qui résident d'abord dans une réappropriation identitaire face à la Russie et à la question coloniale, et, aujourd'hui, dans une intégration de plus en plus problématique, malgré plus de cent cinquante ans de vie commune. Le Caucase pourrait être le mont sur lequel, tel Prométhée, Poutine sera enchaîné et condamné à s'y faire dévorer le foie par un aigle pour expier sa grande faute, celle de la relance de la guerre en Tchétchénie pour restaurer la puissance de la Russie ; c'est-à-dire, plus largement, la faute d'avoir étouffé la voix du Caucase pour maintenir sa grande Russie.

## « Le Champ rouge »

Le 4 juillet 2007, à Guatemala Ciudad, là où Sotchi s'est vu attribuer les <sup>XXII</sup>e JO d'hiver, le président russe est venu en personne défendre la candidature de la cité des bords de la mer Noire. Rien de plus normal, n'importe quel chef d'État en aurait fait autant. Cela a été l'occasion d'entendre probablement pour la première fois le maître du Kremlin s'exprimer publiquement en anglais, ou du moins lire un texte en anglais. Il se fendait même de quelques mots en français, langue historique du Comité international olympique, sagement répétés avant le grand oral : « Soutenez s'il vous plaît le rêve olympique de millions de Russes, qui attendent votre décision avec espoir », lançait-il avant de remercier les participants de cette 119<sup>e</sup> session du CIO. Auparavant, il avait évoqué la région de Sotchi, station balnéaire créée par un décret de Lénine de 1919 pour le repos de la nouvelle clientèle ouvrière soviétique, comme un « lieu unique », avec son climat subtropical au bord de la mer et les monts enneigés à cinquante kilomètres de là. « Je vous garantis de la "vraie neige" », a-t-il ajouté. Précision d'importance. Pensez donc, des JO d'hiver sous les palmiers ! D'où le stockage voilà un an de centaines de milliers de mètres cubes de poudreuse dans les montagnes alentour, au cas où l'hiver 2013-2014 s'en avèrerait dénué.

À cette évocation de la géographie physique de la zone, succède la géographie humaine : « Les anciens Grecs ont vécu autour de Sotchi, il y a des siècles », rappelle le président russe, avant d'évoquer le mythe antique de Prométhée, ce Titan enchaîné sur le mont Caucase où un aigle est venu chaque jour lui dévorer le foie pour le punir d'avoir dérobé le feu aux dieux, pour le restituer aux hommes. Poutine, appliqué, pouvait ainsi revenir à l'olympisme grâce à cette habile transition et évoquer le feu de la flamme olympique. L'air de rien, il venait aussi de « fixer », devant les caméras du monde entier, la géographie humaine locale selon la vision du Kremlin, en faisant des Grecs les plus anciens habitants de la région. Du moins, il ne faisait nulle mention des Circassiens, ces tribus qui ont habité ces rivages de la mer Noire depuis des temps quasi immémoriaux, et dont probablement au moins 700 000 sont morts au milieu des années 1860, à la fin de la « guerre du Caucase », au moment de sa conquête par l'Empire russe, chassés de leur terre par le colonisateur. Ces mots du président russe ont été immédiatement perçus par la communauté circassienne, et pas seulement par le petit noyau des militants nationalistes, comme un oubli intentionnel, voire une négation, du massacre de leurs ancêtres dont l'acte final et symbolique a eu lieu le 21 mai 1864 (selon l'ancien calendrier russe) dans la vallée – village de *Qbaada* (« le Ravin fortifié ») –, à l'endroit même où une grande partie des JO est appelée à se dérouler en février 2014.

Depuis, *Qbaada* a été rebaptisé plusieurs fois : *Tsarskaïa Poliana* (« le Champ du tsar »), puis *Krasnaïa Poliana* (« le Champ rouge »). Pour les Circassiens, cette vallée est devenue le lieu symbolique de leur tragédie nationale, celui de la dernière bataille. C'est là que le grand-duc Michel Nikolaïevitch a obtenu que se rendent les tribus circassiennes – les tribus chapsougues en l'occurrence –, qu'il a

remis des médailles aux officiers ayant pris part à ce succès décisif et organisé banquet et parade militaire. D'autres peuples circassiens, ou cousins de ceux-ci, comme les Abkhazes, les Oubykhs ou les Abazes, quittèrent les bords de la mer Noire autour de 1864, soit chassés, soit partis d'eux-mêmes en voyant s'amonceler de très noirs nuages au-dessus d'eux. Un des officiers du grand-duc Michel, Ivan Drozdov, décrit dans ses *Mémoires* la scène qu'il a vue ce 21 mai-là, à Qbaada, tandis que ses collègues festoyaient :

Des corps de femmes, d'enfants, de personnes âgées, déchirés en morceaux et à moitié dévorés par les chiens. Des déportés émaciés par la faim et la maladie, presque trop faibles pour mouvoir leurs jambes, s'écroulant de fatigue et devenant la proie des chiens bien qu'encore vivants.

Si finalement bien peu des 700 000 Circassiens vivant toujours aujourd'hui dans la Fédération de Russie militent activement pour que la tragédie de leur peuple fasse l'objet d'une certaine reconnaissance officielle, Krasnaïa Poliana n'en est pas moins au cœur de la géographie affective de chacun d'entre eux. Même chose pour les trois millions ou plus de Circassiens de la diaspora.

Organiser des compétitions sportives sur ce lieu si important, et en prenant soin de ne jamais mentionner que les Circassiens ont vécu là il n'y a finalement pas si longtemps, ne pouvait que pousser des organisations communautaires, dans le pays et dans la diaspora, à appeler au boycott de ces JO de Sotchi. D'autant que 2014, c'est exactement cent cinquante ans après ce que les Russes considèrent généralement comme la fin de la conquête du Caucase, ce qu'ils appellent sa « pacification ». Ces JO sonnent donc comme une célébration cynique de l'anniversaire de cette victoire,

même si cela n'a pas été voulu en tant que tel par Moscou. Pour 2014, c'était la quatrième fois que Sotchi proposait sa candidature au CIO. Elle aurait pu l'emporter auparavant, une année qui n'aurait pas été perçue comme celle d'un « anniversaire ». D'où, à cause de ce hasard, la nécessité d'être plus précautionneux encore quant aux symboles ; mais le Kremlin n'en a visiblement cure.

À l'été 2011, le chef de l'État russe a récidivé avec les « anciens Grecs ». Alors que les sites olympiques étaient en pleine construction et qu'il n'y avait plus personne à convaincre d'organiser les JO à Sotchi, le service de presse du Kremlin annonce que M. Poutine, au cours d'une plongée sous-marine pendant ses vacances un peu plus au nord dans la région, dans la péninsule de Taman, a trouvé de très beaux restes de deux amphores grecques, vieilles d'une quinzaine de siècles, au fond de la mer Noire. Aussitôt, des médias russes – ceux qui demeurent indépendants – ont ironisé sur les trouvailles de leur président, décidément surdoué. Il y avait de quoi : les images montraient Vladimir Poutine sortant de l'eau avec des antiquités, bien propres, sans algues ni coquillages collés à leur surface. Penaud, ledit service de presse avoue bientôt que ce n'était qu'une petite mise en scène, certes un peu maladroite. Peut-être s'agissait-il d'envoyer un message aux Russes pour leur dire que leur président était en bonne santé – cela change après les années Eltsine –, qu'il était chanceux – ce qui est toujours utile quand on occupe de telles responsabilités – et soucieux du passé de son peuple. Mais là encore, les Circassiens voyaient tout cela d'un très mauvais œil. Pourquoi les Grecs ? Il eût été préférable de ne rien avoir remonté du fond de la mer, tant le passé est lourd sous les palmiers de Sotchi. Ou, mieux, pourquoi ne pas avoir remonté à la surface, par exemple, des restes d'un bateau avec lequel coulèrent leurs ancêtres en fuyant les troupes du tsar ?

« Bonne question », ironise Askerbi, retraité et militant pour la réhabilitation de la mémoire circassienne, le regard en coin soulignant la naïveté de l'interrogation. Pas question pour le Kremlin de faire remonter à la surface ces crimes massifs, fussent-ils enfouis sous les coquillages et les algues. Deux ans après l'affaire des amphores, lorsque nous sommes passés à Maïkop, la capitale toute provinciale de la république des Adyghés, rappeler ce genre d'histoires avait encore le don d'enflammer le discours de nos interlocuteurs circassiens. La république des Adyghés est un des 83 sujets de la Fédération de Russie, enclavée dans le *krai*<sup>1</sup> de Krasnodar, allant des contreforts nord du Caucase jusqu'aux plaines fertiles du Kouban. Un quart de ses 440 000 habitants sont adyghés, autre mot pour désigner les Tcherkesses. Askerbi ajoute « qu'il est absolument inimaginable de poser cette question à Poutine, ça contredit tout ce qu'il est. Pourtant, nous, ce qu'on demande, ce n'est pas l'indépendance de notre république, d'une république circassienne. On n'en est pas là ! On veut surtout que la vérité soit établie, rétablie. Que soit reconnu que notre peuple a été massacré et déporté alors que nous vivions dans le Caucase depuis des siècles et des siècles. »

Les Circassiens ne prétendent pas forcément avoir été là les premiers. Le débat existe entre spécialistes, certains faisant remonter leur présence sur les rivages orientaux de la mer Noire à - 8 000 ans avant J.-C., d'autres à deux millénaires, après qu'ils eurent été chassés d'Anatolie par les Hittites. Peut-être même sont-ils arrivés plus récemment. Qu'importe ! Ce qui compte pour eux, c'est qu'ils étaient là depuis des siècles lorsqu'ils se sont vu « proposer » par le

---

1. Mot qui signifie « frontière », « fin », voire « marche ». Dans le vocabulaire administratif russe, il s'agit en fait d'une région (*oblast*). Le mot *krai* a été conservé pour désigner 9 des 83 sujets fédéraux, sur la base de ceux qui, à l'époque soviétique, s'appelaient ainsi parce qu'ils comprenaient une ou plusieurs républiques autonomes sur leur territoire.

tsar soit de partir, soit de devenir son « esclave », comme le dit le poète Mikhaïl Lermontov. Askerbi tient à nous montrer le petit musée national de la république des Adyghés, à Maïkop. Un édifice de facture soviétique, des années 1950 probablement, aux formes cubiques. Pourquoi y tient-il tant ? Parce qu'il est en colère du fait que ledit musée ne dit pas un mot de la tragédie de 1864. En revanche, la partie consacrée à la Seconde Guerre mondiale occupe deux grandes salles, montrant combien les fils de la république des Adyghés ont participé au combat contre les nazis. Tous les musées publics de la région ne sont pas ainsi : celui de la ville de Sotchi est beaucoup plus bavard au sujet de 1864, y consacrant deux salles, présentant d'intéressants documents d'époque, mais ayant tendance à n'introduire les Circassiens (les tribus adyghées et abkhazes) que tardivement, au XI<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Six ans après le discours de Guatemala Ciudad, Aslan<sup>1</sup> ne décolère pas dans sa modeste cordonnerie de Maïkop. Ce quinquagénaire fait lui aussi partie de ce noyau militant pour la reconnaissance du « génocide » des Circassiens, « à la fois parce que c'est important pour moi, que ça me touche, mais aussi parce que, au quotidien, je sens que le pouvoir tente de nous écraser en tant qu'Adyghés », lâche-t-il, puis il ajoute :

Poutine nous rabaisse moralement en organisant ces Jeux à Krasnaïa Poliana. Cet endroit, c'est comme le cimetière de notre peuple. Organiser les Jeux là-bas, sans rien nous demander en plus, c'est nous tuer une deuxième fois, moralement. Ça te ferait plaisir qu'on organise des festivités dans le cimetière où tes ancêtres sont enterrés ? Et des festivités organisées par le tueur de ces ancêtres ? C'est une façon de nous montrer encore une fois qui commande ici.

---

1. Prénom modifié.

Il n'y a que l'occident, que l'Amérique, qui peut nous libérer. Tu crois que les Américains feront quelque chose ?

Aslan a moins le discours de 2007 en travers de la gorge que, d'une façon générale, la politique du Kremlin dans la région, qu'il juge « 100 % coloniale ». Tous les Adyghés et Circassiens ne pensent peut-être pas comme lui, beaucoup préférant ignorer ces questions, selon qu'ils se sentent bien intégrés ou pas dans la société russe, selon que leur situation économique-sociale leur convient ou pas. L'immense majorité de ceux à qui nous avons parlé, non militants, considèrent comme importante la question du massacre de leurs ancêtres – de leur « génocide » disent-ils souvent –, tout en ne prêtant pas attention aux histoires d'amphores de M. Poutine et autres détails de la sorte.

Lors de notre passage dans la région pendant l'été 2013, la rumeur chez les Circassiens voulait que, pour construire les sites olympiques de Krasnaïa Poliana, les bulldozers aient poussé des tonnes d'os de leurs ancêtres massacrés en 1864. Personne n'a été en mesure de me montrer des images ou d'autres éléments de preuve. L'information a tout d'une rumeur, cristallisant et mettant en scène de façon imagée toutes les rancœurs accumulées depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Une rumeur puissante, dangereuse même, puisque l'« émir du Caucase », Dokou Oumarov, le leader tchéchène de la rébellion anticoloniale, devenue islamiste, qui a gagné toute une partie de la région, a appelé en juillet dernier tous ses frères d'armes, « partout en Russie, à faire le maximum pour faire échouer la tenue de ces danses sataniques sur nos terres et sur les ossements de nos ancêtres ». Le guérillero tchéchène aura de la peine à parvenir à ses fins. Moscou a mis en place un dispositif sécuritaire à la mesure du danger. 37 000 policiers doivent être déployés sur place pendant les compétitions et les systèmes de surveillance des communications les plus modernes ont été achetés. Dès le début, la

construction des sites elle-même a été surveillée de très près : le Kremlin se souvient du 9 mai 2004, jour où le président prorusse de la Tchétchénie, Akhmad Kadyrov, a été tué dans un attentat par un obus d'artillerie de 152 mm qui avait été incorporé à la structure de la tribune du stade de Grozny lors des travaux de restauration qu'elle venait de subir. L'engin a été déclenché peu après que Kadirov y eut pris place pour assister aux cérémonies de commémoration de la victoire de l'URSS contre l'Allemagne nazie.

La partie ancienne de ce gros bourg qu'est Krasnaïa Poliana, où n'habitent plus les Circassiens et qui a été peuplé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de paysans russes venus de Kalouga ou de Toula ainsi que de Grecs, est un village russe traditionnel. Avec ses maisons de bois aux tours de fenêtres sculptés et peints en bleu ou vert, avec des jardins soignés et ses *babouchkas* (« grands-mères ») portant des foulards fleuris. Pour le reste, en cet été 2013, le village n'était que travaux de construction pour les Jeux olympiques. On le traverse en empruntant la rue Zashitnikov Kavkaza, des « Défenseurs du Caucase », du nom de la médaille par laquelle ont été distingués ceux qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, ont défendu ces montagnes qui intéressaient tant Hitler. Derrière elles, au sud du Grand Caucase, il y a Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan, et ses gros gisements pétroliers. La mémoire de la « Grande guerre patriotique », ainsi que l'on désigne la seconde conflagration mondiale en Russie, sert souvent à camoufler les traumatismes du pays. Pour ce qui est des problèmes avec la multitude de nationalités (groupes ethniques) de la Fédération, Moscou tente de rassembler sous ce thème de la lutte héroïque commune contre le Mal absolu, à savoir le nazisme. C'est l'une des raisons de ce qui apparaît aujourd'hui comme de la nostalgie à l'égard de Staline – faussement attribuée à

Poutine –, le dictateur venu de Géorgie étant davantage perçu comme le tombeur de Hitler que comme le responsable de la mort de millions de citoyens soviétiques au Goulag et le bâtisseur d'un État totalitaire.

Passé le village ancien de Krasnaïa Poliana, plus au fond de la vallée, des dizaines d'hôtels sont en construction, en contrebas des grands sites de compétition, comme la piste de descente de ski alpin ou le stade de bobsleigh. Là, l'architecture se veut imitation de l'ancien. Un ancien universel si l'on peut dire, sans identité, avec des fausses pierres apparentes. Un ancien qui n'est en rien caucasien, faisant référence tantôt au style des chalets des Alpes, comme le Grand Hôtel financé par le groupe gazier public Gazprom, tantôt au classicisme d'inspiration néo-italienne ou néo-grecque, avec tout ce que l'on veut de colonnades et de frontons. Un classicisme qui, ici ou là dans le nouveau Krasnaïa Poliana, est une copie inspirée de celui de l'époque stalinienne, comme la tour du complexe touristique Roza, quasi identique à celles que l'on voit partout dans les provinces de ce que fut l'URSS, avec son tronc carré, son balcon à balustrades en haut, surmonté d'une petite tourelle à colonnades sur la coupole de laquelle une flèche est posée. Il n'y manque plus que l'étoile rouge.

Les liens entre les Russes et les tribus circassiennes ont connu un tournant politique en 1557. Après avoir défait la Horde d'Or, l'Empire turco-mongol, dit « tatar », issu d'une dynastie dirigée par le fils aîné de Gengis Khan – et qui a tant traumatisé la Russie –, Ivan IV, le fameux Ivan le Terrible, a établi des liens avec les Circassiens. La rivalité au sein de ces tribus lui permet alors une alliance avec certaines d'entre elles. Les princes de la Grande-Kabardie, une partie du pays circassien située dans la plaine, sont plus enclins à s'entendre avec les Russes, à mesure que s'accroît la

pression ottomane, par l'intermédiaire du khanat des Tatars de Crimée. Des délégations d'ambassadeurs kabardes se rendent à plusieurs reprises à Moscou et, en 1555, un détachement de Kabardes commence à servir sous les troupes du tsar. C'est dans ce contexte qu'en 1561 Ivan IV épouse Koutcheneï, la fille du prince Idarov Temriouk de Kabardie, laquelle se convertit à l'orthodoxie et prend le nom de Marie. La relation russo-circassienne ne restera pas toujours au beau fixe, certaines tribus se rapprochant parfois des Ottomans pour défendre une forme d'indépendance en tâchant de contrer une grande puissance par une autre. C'est une politique constante depuis *toujours* au Caucase, ce couloir entre deux mers qui s'avère tantôt un lieu d'affrontement et de rencontre entre les empires de la grande région aux alentours, tantôt une barrière, avec ses montagnes culminant à 5 642 mètres d'altitude avec le mont Elbrouz.

Cette alliance entre la Russie et la Kabardie est aujourd'hui inscrite dans la pierre au centre de Nalchik, la capitale de la Kabardino-Balkarie, une des trois républiques russes où vivent des Circassiens, appelés Kabardes ici, au centre du Caucase. En 1957, le pouvoir soviétique a inauguré en grande pompe un monument dédié à la seconde épouse d'Ivan le Terrible. Une statue en bronze de la princesse posée sur un piédestal de marbre couleur bordeaux, placé au milieu d'un ensemble paré de bas-reliefs évoquant divers épisodes de l'histoire commune russo-kabarde. La princesse y est affublée d'une robe caucasienne et sa coiffure consiste en deux très longues tresses comme le veut la tradition dans la région. Elle brandit de la main droite une sorte de parchemin roulé : l'accord d'alliance entre le tsar devenu son époux et sa famille d'origine. Sur la face avant du piédestal, on peut lire : « Avec la Russie pour toujours ». Et au dos : « Érigé pour commémorer quatre cents ans d'alliance